

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 70 (1931)
Heft: 25

Artikel: Les dîners de Carle Vernet
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-223983>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



LE MISSEL PROPITIA TOIRE

(Nouvelle histoire inédite).

(A la mémoire de Fréd. de Gingins-La Sarra, ancien président de la Société d'histoire de la Suisse romande).

TÉ 11 septembre 1644, deux voyageurs gravisaient la sente qui conduisait, par de-là bosquets et pâquier, à Haut-Crêt, chez maître Hostoz, boisselier de son état. L'un des deux était somptueusement vêtu d'une longue jaquette de velours bleu, bas blancs, escarpins à boucle d'argent ; avait mis bas son couvre-chef, perruque moite de transpiration ; c'était apparemment quelque notable de la louable Confrérie des vigneron de Vevey. Son compagnon portait un simple habit de vigneron.

Bientôt arrivent nos deux voyageurs à la dicte maison et heurtent à l'huis incontinent.

— Bonnes vêpres, dame Nestorine !

— Jos' Maria ! son excellence hoqueton ! s'exclama la maîtresse de céans, toute ébahie. Bastian ! Bastian ! accours, voici des hôtes de marque !

Le boisselier restait tout surpris et étonné devant ses visiteurs, oubliant leur avancer un escalier. Après effusions, cria maître Hostoz :

— Nestorine ! vas donc nous querir un flacon pour Messeigneurs, qui doivent être fort assoiffés à cette heure.

Les gobelots choqués, après avoir tenu maints propos et devisé de moult événements, noble François Chastelain et messire Hostoz prirent arrangement pour fourniture en cuveaux, branthes et autres aisements et convinrent du prix honnêtement débattu, et convenu en bonne monnaie curable.

Puis :

— N'avez-vous point en votre possession, messire Hostoz, certain missel respectable, que vous celez précieusement ?... insinua noble Chastelain.

— Oui, Bastian, le sacramentaire dont m'avez parlé, ajouta en écho Chrétien Falconet, le vigneron céans ?... Contez-nous donc sa provenance. Avons loisir de vous entendre, mon brave.

— Jos' Maria ! s'exclama derechef la Nestorine, en se signant, notre missel ! où la sainte aïeule de mon homme disait ses heures. La voilà, cette sainte relique, dit-elle, en tirant du bahut à ferrures ouvrées un antique livret, manuscrit, enjolivé d'enluminures, à fermeur d'argent, et tout rongé et corné en ses coins. Elle le présentait bien doucement et précautionneusement de ses deux mains tendues.

— Oh ! là, montrez, ma bonne, que je le touche seulement, ce livre du bon Dieu.

Les trois compères choquèrent derechef et Hostoz, juché sur la bancelle, entama son récit :

— Vous saurez, messeigneurs, que les gens de la Combe du Lieu-Poncet faisaient feu ou non s'étaient solemnellement reconnus, entre les mains du commissaire du sérénissime comte Amédée de Savoie hommes taillables, ainsi que corvées de l'Abbaye de Sainte Marie Magdalaine du Lac de Joux, et, en même temps justifiables du dict comte ci-devant représenté par spectable sire des Clées, en val de l'Orbe. Or, l'un des diets sires d'Esclées, celui qu'on nommait Nicod de Saint-Martin, voulait contraindre ceux du Lieu contribuer aux fortifications de son castel et y faire la guête. Nos gens, qui étaient fort ombrageux et obstinés, alléguèrent qu'ils étaient chargés de la garde des passages qui conduisaient au-delà des monts, en Bourgogne, et conséquemment dispensés de celle d'Esclées. L'arbitre en la difficulté trancha le différend en

leur donnant raison. Mais souventes fois force fait loi et bientôt éclatèrent les guerres entre le Hardi, duc de Bourgogne et les Ligues. Force fut à nos gars partir, et revêtir heaume et cuirasse, faire la guête au donjon d'Esclées.

— Las ! soupira la Nestorine.

— Et le missel ? maître Hostoz ; vous n'en avez rien dit encore ?

— Patience, seigneur Chastelain, j'y arrive. Doncques, c'était en cet an de calamités pour le País de Vaud mille quatre-cents et soixantequinze. Mais avant que de partir pour la môle aventure, notre saint prieur Nicolas de Gruffy de l'Abbaye de Sainte Marie Magdalaine du Lac voulait bailler à nos compagnons d'armes sa sainte bénédiction. Narcisse Hostoz, mon aïeul doncques était de la bande ; était promis à douce et fraîche jouvencelle du village ; aussi pleurait-il amèrement et suppliait à deux genoux Sainte Marie avoir miséricorde et le ramener sain et sauf à Pernette. Le prieur Nicolas qui le connaissait promis et point mécrant l'attira rièvre le bénitier et lui donna ce missel, ici présent, messéigneurs, et lui disait être un porte-bonheur. Doncques se portèrent dix et sept valeureux compagnons de la Combe vers Esclées, la quinzaine d'octobre en cette funeste année. Narcisse s'était retourné maintes fois vers sa promise jusqu'au Laytet (lac Ter) approchant.

Quand arrivèrent Esclées, trouvèrent la ville toute fumante d'incendie et abandonnée ; seul le castel encore debout fermement déterminé à se défendre. Pierre de Cossonay commandait la garnison ; c'était un bel homme preux et obstiné dans son vouloir ; était secondé par cinq gentilshommes dont Hugues de Galleria es-commandant au castel de Ste-Croix.

Des courriers venus de Cossonay avaient rapporté qu'à Estavayer ceux des Ligues avaient tout haché et chapelé comme cruels et scélérats qu'ils étaient.

— Choquons, messire Hostoz, n'êtes pas si loquace de coutume et devez avoir soif à cette heure.

— Le 23me d'octobre, au soir, apparut une troupe de gens d'armes qui s'avancait sur le chemin qui conduisait à la cité d'Orbe. Narcisse Hostoz, qui en réchappa, Dieu soit loué, narra maintes fois par le menu tous faits de l'affaire. Le récit en est resté dans la famille et en aï bonne souvenance. Je vous le dis comme l'a conté mon feu père, Dieu ait son âme.

Ces ennemis étaient des Ligues ; c'étaient ceux de Berne, de Soleure et de Fribourg ; leurs chefs en tête Henri Dittingen, Hans Vegeli et Urs Steiger sur leurs destriers, heaume à plumes, espadon au côté ; derrière, archers avec leurs arbalètes à moufle et carquois bien garnis de carreaux ; piquiers et hallebardiers ayant sur le chef chapeau d'armes ; plastron et dossière, brascards, cuissards, tous gens barbus, qui poussaient cris gutturaux en un rude langage.

Leur sang ne fit qu'un tour au cœur de nos gens, postés aux crêneaux et meurtrières, fauchard à portée de main, hache et dague à la ceinture. Narcisse suppliait tout bas et dévotement notre sainte le ramener à sa promise ; pleurait aussi, mais furtivement, car bon guerrier doit avoir air martial et point trop bigor paraître. Serraient aussi son missel dessous son pectoral.

Toute la nuit et les suivantes firent la guête à tour sur le chemin de ronde. Allemands préparaient pioches, pies et poutres pour battre les murailles ainsi qu'un bâlier. Tout soudain donnèrent l'assaut furieusement et à plusieurs reprises. Mais furent boutés dehors et précipités des échelles dans le ravin. Lors revinrent plus nombreux et la garnison décimée de trente valeureux compagnons se retira précipitamment en le donjon. Narcisse se battait comme un démon, frappait d'estoc et de taille et pensait tout le temps à sa promise. Infortuné Hugues de Galleria fut blessé douloureusement en l'épaule par un trait fort adroitement lancé par ces harcelants archers qui ne paraissaient pas en être à leur coup d'essai.

Finalement, rompus de fatigue, sans plus un

setier d'eau à boire, étouffés par la fumée que les assiégeants faisaient de dais et de genièvre, Pierre de Cossonay cria merci, et demanda seulement pouvoir se confesser avant que de mourir ; car savait bien quel sort leur était destiné ; donc ouvrit incontinent la porte de la tour et sortit avec les soixante compagnons qui restaient.

Narcisse était près de défaillir quand sentence fut rendue séance tenante que tous seraient décapités. Sainte Marie Magdalaine, ayez pitié de nous !

La troupe tira sur Orbe, après que le castel fut mis à feu. Mais quand arriva le moment d'exécuter la sentence, point de bourreau ne se trouva. Par excès de cruauté, ceux des Ligues ayant bu et avinés offrirent la vie sauve à celui des prisonniers qui décapiterait ses compagnons. Lors se présenta le valet de Pierre de Cossonay.

Ce scélérat abattit cinq fois le glaive et coupa le col à cinq de ses compagnons. Narcisse était plus mort que vif, et détournait la tête à chaque coup. La nuit venue interrompit la scène de carnage. Alors furent jetés pèle-mêle et entassés les condamnés en un étroit cachot. Là défunterent encore durant la nuit dix et neuf des défenseurs du castel d'Esclées, tant était grande la puanteur qui régnait en ce lieu. Le lendemain recommença l'exécution devant barils vidés et chanes renversées et soudards ivres. Cinq encore furent expédiés, dont Pierre de Cossonay le chef en dépit de la rançon offerte pour avoir la vie sauve...

— Jos' Maria ! Les scélérats !

Restaient trente et un, dont neuf de nos gars, les autres ayant péri dans l'aventure. Au village, Pernette se mourait de tourments et inquiétude.

Cependant, ceux des Ligues étaient finalement rassasiés de vin et de sang. L'exécution s'arrêta là, et Narcisse resta la vie sauve, messéigneurs... Voilà la vertu du missel, noble Chastelain, ne croyez-vous pas ?

Vous concevez comme était folle de joie la Pernette et sauta au col de son promis à son retour. Les effusions passées allèrent tous deux et tout courans, droit vers saint Nicolas Gruffy rendre grâce pour son talisman et offrir un cierge.

Puis à quelque temps de là s'épousèrent. Mais gardèrent pieusement leur missel, que voici encore, messéigneurs, et élèverent leurs enfants en la crainte de Dieu, ainsi qu'en sa miséricorde et bonté... Voilà mon récit, messéigneurs...

— Noble François Chastelain respectueusement ouvrit le missel en sa première page et y déchiffra, tant l'écriture était jaunie :

— *In nomine Domini, amen !* L'an du Seigneur mil-quatre-cent-septante-cinq, au commencement de décembre. Epoux, Narcisse et Pernette Ostoz et leurs descendants demeurez en les commandements de l'Éternel. » (Nicolaï de Gruffiaco).

— Ainsi soit-il ! conclut placidement la Nestorine.

LES DINERS DE CARLE VERNET

CUEL grand homme n'a pas ses manies ? Victor Hugo faisait des dessins à la plume ; Ingres jouait du violon ; Carle Vernet, lui, était beaucoup plus fier de son agilité que de ses tableaux.

Un jour, revenant de Marseille, il se trouva dans le coche avec un gros monsieur d'apparence rustique et dont la physionomie semblait prêter à la charge. Comme les voyageurs étaient descendus pour monter une côte à pied, le peintre sauta un fossé sur le bord de la route ; puis se retournant vers le gros monsieur :

— Sauteriez-vous comme cela, vous ? lui demanda-t-il en riant.

L'autre ne répondit rien.

— Je vous en défie bien, continua Vernet.

— Alors, je vais essayer, dit le monsieur ; mais parions quelque chose : un déjeuner, par exemple.

— Volontiers.

Le gros homme prit son élan, au milieu des

éclats de rire des spectateurs; il s'élança lourdement, mais il franchit le fossé.

— Bravo ! cria-t-on.

Carle Vernet paya le déjeuner.

Vers le soir, nouvelle côte, nouveau fossé, mais plus large que le premier; nouveau saut du peintre, nouveau défi.

L'autre se fit prier.

— Vous me devez une revanche !

— Une revanche ? Soit. Alors nous parions pour le dîner ?

— Parbleu !

Le pauvre homme parut faire un effort gigantesque, il s'y reprit à deux fois, mais il sauta encore.

A cette heureuse époque, on mettait cinq jours pour aller de Marseille à Paris; ce fut pendant cinq jours la même chose.

A la fin, le gros monsieur franchissait des fossés de six mètres de large.

Le peintre était exténué, dépité, furieux.

— Monsieur, lui dit son adversaire en prenant congé de lui, je vous remercie de m'avoir si bien nourri durant ce petit voyage. J'espère que vous voudrez bien assister à mes débuts.

— Comment, à vos débuts ?

— Oui, monsieur. Je suis engagé comme premier paillasse chez Nicolet, et je joue ces jours-ci.

— Paillasse ! Mais alors vous m'avez trompé ?

— Un peu, au commencement... Dame, j'ai voulu faire comme chez mon maître : de plus en plus fort.



LA MÈRE

Roman inédit.

24

Pierre Dubois haussa les épaules.

— Voilà des mots plus grands que les choses, fit-il.

Mais Paul continuait sans paraître entendre :

— L'orphelin, qui ne sait pas même où repose celle qu'il a perdue...

A cette pensée cruelle pour son âme sensitive, il releva violemment la tête et d'une voix rude :

— Où est sa tombe, crie-t-il ? Où l'avez-vous mise ?

— Mais...

— J'ai demandé... là-bas. On ignorait. Mensonges, n'est-ce pas ? Vous le savez, vous ? Pourquoi le cacher ? Pourquoi cet éternel mystère ? Que craignez-vous ? J'aurais porté quelques fleurs pour elle... Rien de plus.

— Tu dramatises... toi aussi.

Paul secoua la tête L'idée du tombeau et des fleurs éteignait déjà sa colère. Il reprit sourdement.

— C'est possible. Je suis ainsi. On m'accuse d'être sauvage, d'être timide, taciturne... J'ai trop pensé, voilà tout. J'ai trop posé de questions sans réponses. Je me suis trop senti étranger dans la vie. J'ai vécu en moi, toujours, toujours.

— Cependant, tu as eu une vie de famille. Tu as trouvé le bonheur, une fiancée, une femme...

— Le bonheur ? Une fiancée ? Une femme ?

En répétant ces mots, le jeune homme s'était levé et s'approchant de son père, lui saisit la main comme pour l'obliger à répondre.

— Une fiancée ? Une femme ? Mais supposez-vous que j'oserais maintenant offrir mon nom à Jeanne, le nom d'un...

Il ne put achever et repoussant d'un geste brusque la main qu'il tenait dans la sienne, il se mit à marcher, agitant son bras valide, pour éloigner la hantise survenue.

— Laissez ! Laissez ! Comment dire une telle chose quand il s'agit de vous, de vous qui êtes mon père... Non ! non ! vous ne sentez pas...

La phrase s'acheva dans un cri de désespoir

et d'impuissance. Il ne trouvait plus les mots pour rendre sa pensée. Pierre Dubois voulut l'apaiser, cherchant à atténuer les faits.

— Voyons, mon garçon, calme-toi.

Mais, toutes ces raisons banales tombaient dans le vide. Halluciné par le rappel de l'événement, Paul, le regard fixe, les mains folles, monologuait sa vision.

— Cette scène... cette scène. Je ne l'ai pas vue et je la vois pourtant. Elle m'obsède. Elle me hante depuis cinq jours... là, là... A terre, une femme morte, les cheveux noirs souillés de sang, la poitrine et la tête trouées... Et là, encore debout, à côté, le meurtrier, l'arme en main, satisfait, contemplant son ouvrage, jouissant de son droit... là, là... Oui, je vois tout cela. Je le vois. Et cette femme, c'est maman, ma petite maman, cet homme, c'est vous... C'est mon père, c'est papa. Les deux... le père, la mère... Ah ! non ! Je ne peux pas. Je ne peux plus...

Il se tut. Et les deux hommes demeurèrent silencieux. L'un, Paul, agité, arpantant, tête basse, épaules rondes, cette chambre qui semblait trop petite à son besoin d'espace ; l'autre, debout à l'angle de la cheminée, suivant des yeux cette promenade douloureuse, et s'étonnant d'apercevoir si bien l'âme de son fils. Jusqu'alors, ce garçon l'avait peu retenu. Il le sentait inapte aux combats de la vie. Jamais, ce poète mélancolique ne serait quelqu'un, et cette conviction, hasardée sans doute, encoléra presque l'homme d'affaires, habitué à jouer des coudes et à culbuter l'obstacle. Par ailleurs, la mièvrerie sentimentale du fils rappelait trop la psychologie maternelle. En ce moment surtout, le père retrouvait dans l'attitude de Paul, dans sa voix, dans certains gestes, dans le regard, la voix, le geste, le regard de la morte. Et ces évocations à l'heure où l'enfant demandait compte du meurtre de sa mère, à l'heure où il disait sa vision obsédante, avaient quelque chose de tragique, qui troubloit désagréablement l'esprit du banquier. Il eut même l'illusion d'une hantise. Il confondit pendant quelques secondes, le fils et la mère. Il crut voir devant lui... Mais, non, stupidité ! D'un geste, il chassa l'image impudente. Quelle faiblesse ! Pouvait-on se laisser suggestionner par les divagations d'un malade ? Car cet enfant était malade, indubitablement. La fatigue, les émotions, sa blessure, tout cela le maintenant en une permanente fièvre, et le malheureux délirait, ni plus, ni moins. Des soins, de la tranquillité, voilà ce qu'il lui fallait. Quelques jours de lit, et tout irait bien.

— Ecoute, mon garçon ! Repose-toi ! Plus tard, nous reparlerons de cette affaire. Je t'expliquerai. Attends à demain.

Le jeune homme, qui s'était ressaisi, secoua la tête résolument.

— Non père ! Non, je n'attendrai pas. C'est inutile. J'ai réfléchi. J'ai tout examiné. Ces dernières nuits ont été longues. Pour le moment, voyez-vous, nous ne pouvons vivre ensemble. Je ne vous juge pas. Que suis-je pour juger ? Je ne vous blâme pas. Je ne sais rien. Tout ce que je connais, c'est l'horrible histoire. Je partirai.

— C'est de la folie. Tu te tortures à plaisir. Et Jeanne ?

— Ne la nommez pas. Elle ne peut plus être ma femme. Ne m'ôtez pas tout mon petit courage... bien petit, bien petit. Elle oubliera. J'irai très loin.

Ici, il s'arrêta pour respirer largement, puis, avec un calme affecté, il reprit :

— On prépare, à Londres, une expédition archéologique pour les Indes. J'ai quelque chance d'être admis comme secrétaire français. Naguère, j'avais refusé. Maintenant, j'accepte...

Son regard fuyait vers l'au-delà, poursuivant une nouvelle réverie, mais point joyeuse.

— Et là-bas, disait-il, les fièvres... une balle... un accident... que sais-je ?

— Tu déraisons.

— Peut-être ? On ne sait jamais. Et c'est pourquoi je suis venue faire mes adieux. Vous les transmettrez à ma marraine, n'est-ce pas ?

Une voix claire répondit :

— C'est inutile.

CHAPITRE XI

Jeanne entrait avec sa mère.

— Vois maman, dit-elle en désignant le foulard noir qui, mis en écharpe, soutenait le bras de Paul, vois, l'autre dit vrai.

Inquiète, Mme Berger s'approcha du jeune homme et, doucement, posa la main sur son épaulé.

— Malheureux enfant, fit-elle en un maternel reproche.

Il sourit tristement et approuva.

— Vous avez raison, marraine : malheureux, trop malheureux.

Jeanne, en apparence très calme, se dégantait.

A la voir tirer posément, sans hâte, l'un après l'autre, les doigts de son gant, l'on pressentait la décision prise de lutter, et la volonté de vaincre un adversaire, dont la force, comme la faiblesse lui étaient connues. En retrouvant Paul, vieilli et souffrant, elle avait évité toute manifestation de joie ou de chagrin, encore que tout son être, en une impulsion puissante d'amour et de pitié, se fût élancé vers le jeune homme. Mais elle sentait qu'une émotion attendrie n'aboutirait qu'à un plus grand désordre d'idées et à une plus absolue incertitude. L'âme de Paul lui était trop familière pour qu'elle ne la comprît pas en cette heure tumultueuse, et pour qu'elle ignorât le moyen de la ressaisir, de la réconforter. Maintenant, d'instinct, inconsciemment, elle était revenue s'échouer au port, croyant n'y demeurer qu'un jour, qu'une heure, pour repartir derechef à la dérive, mais espérant, sans le bien comprendre même, qu'une main l'y retiendrait, qu'une force la sauverait. Seullement, pour réussir ce sauvetage, il fallait de l'amour, du bon sens, de la fermeté. Or, Jeanne qui devinait ce suprême devoir, avait tout cela.

(A suivre). — Prosper Meunier.

Bourg-Ciné-Sonore. — Au Bourg, le premier film sonore du regretté, admirable et inoubliable Lon Chaney, l'homme aux mille visages. *Tonnerre* est un film imprégné de la forte poésie des chemins de fer, à laquelle personne ne reste insensible. La puissance imposante des trains en instance de départ : le hallement des locomotives et leur souffle embrasé ; les convois s'élançant parallèlement, pour rayonner ensuite ; la « compound 2399 » fendant tel un soc les épaisseurs de neige : autant de tableaux faisant de « Tonnerre » véritable épopee de la roue et du rail, une œuvre splendide et puissante. Des catastrophes y suivent les bains, une lutte contre les éléments déchaînés y fortifie les tendresses. Au programme un comique 100 % parlé français et entièrement joué par des chiens : « Nom d'un Chien » et les actualités Fox Movietone.

Pour la rédaction :
J. BRON, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

SELLERIE

Garniture automobile, harnais neufs
Bâches, couvertures
Travaux en tous genres. Prix modérés

E. BALMAT

Place du Tunnel, II
LAUSANNE

HERNIEUX

Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :

Margot & Jeannet

BANDAGISTES

Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne